

langage



Service d'Études françaises et francophones



Faculté
de Traduction
et d'Interprétation
Ecole d'Interprètes
Internationaux

Lettres et langues vertes. Autour de l'éco-poétique dans les
littératures francophones
Nabeul, Université de Carthage, 11-12 novembre 2025

« *Pipeline* de Rachel M. Cholz : un roman
noir comme le pétrole »

Catherine Gravet



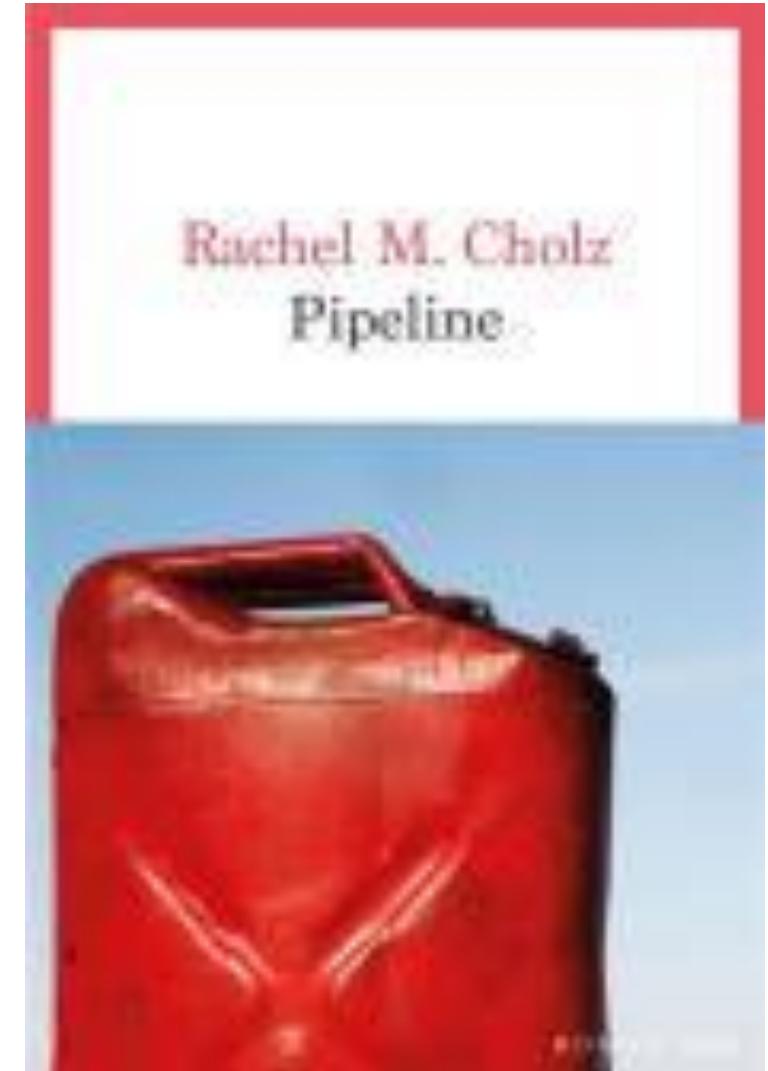
Rachel M. Cholz

- Autrice française née en 1991 (l'année de la guerre du Golfe et de l'embrasement stratégique des puits de pétrole koweïtiens).
- Partage son temps entre Genève et Bruxelles où elle vit.
- Nommée pour le Rossel 2024

Pipeline (Seuil, avril 2024)

[François Angelier](#) « **L'ivresse du gazole** » (9/6/24) : A l'heure de l'essence hors de prix, un couple de siphonneurs de réservoirs imagine de remonter à la source. Un premier roman inflammable venu de **Belgique**.

Aux va-t-en-guerre littéraires qui désirent prendre le pouls de la **littérature féminine francophone actuelle**, je conseillerais de se faire parachuter en Belgique : Bruxelles, Liège ou Namur. Ils mettront ainsi le doigt moins sur un battement sage, un poumpoum sécurisant, que sur un grondement sourd, tempo de plomb, cadence violente et syncope arythmique, qui ébranlent les livres de Caroline de Mulder ([Manger Bambi](#) et [La Pouponnière d'Himmler](#), Gallimard, 2021 et 2024), de Charlotte Bourlard ([L'Apparence du vivant](#), Inculte, 2022) ou de la nouvelle venue : **Rachel M. Cholz**.



Pierre Schoentjes, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*. Wildproject, 2015.

- Cf. Lawrence Buell, *The Environmental Imagination. Thoreau, Nature Writing and the Formation of American Culture*. 1995, pp. 7-8: **4 critères** (environnement non-humain = présence > histoire humaine fait partie de l'histoire naturelle; intérêt humain pas seul légitime; responsabilité humaine / environnement – éthique; environnement = processus.) p. 77
- USA >< Francophonie
- Rencontre de **personnages** qui ne sont pas censés se rencontrer (p. 267)
- Leur place dans la société (p. 269)

Pierre Schoentjes, *Littérature et écologie. Le Mur des abeilles*. Corti, « les essais », 2020.

- La **littérature de l'écologie militante** montre comment les enjeux environnementaux sont inséparables des questions de **justice sociale** et de **défense des plus faibles**. Il faut interroger l'inscription de la violence dans le roman d'écologie – **violence envers les biens, envers les personnes**, scruter les moyens que la littérature militante met en œuvre pour modéliser des **choix éthiques** à travers les histoires racontées.(p. 18).
- Cholz/RadioFrance (à Angelier): Les protagonistes sont **de l'autre côté du système**, ils n'ont pas de vocation politique.

Texte subversif, idéologie libertaire, anarchiste, écologiste (militant?)

- « Nous ne faisons pas grand-chose sinon couper du shit pour couper l'époque. Nous ne faisons rien de nos mains ne serait-ce que pour nourrir la grande machine productrice de l'univers. Nous n'enfantons pas. Pour l'instant, nous ne laissons que des restes de cheveux dans les éviers des autres » (p. 52).
- Le pétrole prend toute la place dans une société où domine le profit. Le « Pétrole souffle dans nos cœurs et souffre dans nos salives » (p. 115).
- Il donne un pouvoir inattendu à ces marginaux : « Désormais nous n'utilisons pas le monde, nous le réinventons. » (p. 154).

Violence et pénurie de gazole

- *Le Soir* : « Dans une ambiance à la **Mad Max**, un trafic clandestin du précieux liquide [le pétrole], dont le cours ne cesse de grimper, se met en place. La vie bouillonne, **dans la marge** et dans ce roman à l'écriture âpre, sèche. »
- « Le gazole est monté à 1,99. » (p. 40) ; « Le gazole est monté à 2,07. » (p. 66) ; « Le gazole est monté à 2,19. » (p. 101) ; « Le gazole est monté à 2,38. » (p. 162) ; « Le gazole est monté à 2,60. » (p. 171)
- Une « entrée de violence »

Alix décrit par Bella, la narratrice (« la timide »)

- « Même quand il rigole Alix, quelque chose pique au fond de ses yeux. Tu sens dans ses pupilles qu'il veut te battre au tennis ou à la guerre. Sauf que le tennis il est sûr qu'il sait pas faire. [...] Il est petit parce qu'il s'est musclé tout seul et qu'il a eu personne pour lui dire qu'il fallait un peu attendre que le corps pousse pour de vrai. [...] Quand les gens s'attendent à parler à un gosse à qui offrir une glace, ils se font électrocuter du regard s'il répond de ses 40 ans à leur pistache/vanille. Pour Alix, tout peut devenir un sujet de conflit. **Il a une violence en lui**, une violence sans mère. » (p. 14)

Personnages (marginaux-misère sociale)

- Joseph, un « septuagénaire qui s'habille chic mais qui vit dans le living de l'appartement transformé en chambre parce qu'il a rien trouvé d'autre à bon prix dans le quartier » (p. 15).
- Sa colocataire de **squat**, Bérangère, victime de syllogomanie, « part manger tous les soirs aux Restos du Cœur [...], n'aime pas gaspiller et a tellement de choses entassées [objets inutilisables] qu'elle dort le matelas dessus » (*Ibid.*)
- Certains n'ont même pas de place dans cette « **maison de cinglés** » (p. 39) : « le mec là-bas [...] cet enculé il s'est déjà fait son salon, une cuisine et une chambre en plein milieu du rond-point [...] il a froid ce con. [...] Lui il le sait dans ses mains et dans son slip que la palette ça brûle trop vite » (p. 31).
- D'autres sont « à peu près norm[aux] » comme le Marocain « toujours au téléphone de l'autre côté du mur pour parler au bled ou vendre des couettes molletonnées » (p. 39)

Personnages (2)

- François, la cinquantaine, « est avec une femme norvégienne qui a dix points de plus que lui sur la vie, et il se marre. Même si on se demande si des fois il ne pleure pas en même temps **d'être un attaché-case**, comme il dit, de sa femme qui a un père dont le père a l'équivalent du PIB du Malawi. » (p. 47)
- Rouge, **prostituée**, sa seule ambition est d'ouvrir une onglerie (p. 169) : « Quand elle danse, Rouge, elle balade un cerceau invisible autour de ses cuisses, puis de ses hanches. Chez elle, le cercle remonte, quand il tombe chez les autres. [...] tu visualises le circuit de ses hanches bombées dans le latex [...] Rouge c'est notre lumière à nous, quand elle te prend la tête par les cheveux et qu'elle sourit même si t'as le visage avalanche. Faut pas lui en vouloir à Rouge, si c'est la plus belle et que c'est notre vie. » (p. 51)
- Nomadisme?

Yannick Haenel, « Éditorial. *Les phrases sont des aventures* (Gustave Flaubert) » dans *Aventures. Revue de littérature*. Printemps 2024, n°1, pp. 3-7.

- Où est-on encore en vie?
- « Écrivez-vous des scènes de sexe? »
- Interrogation sur ce qui anime la littérature. Qu'est-ce que l'ardeur? Comment s'exprime en vous la liberté du langage ?
- Tout véritable soulèvement est sexuel.
- Écrire des scènes de sexe est le fruit d'un acte de langage conscient.
- **Les corps, en s'exprimant, accèdent à leur liberté.**
- Violence? Domination?

Scène de sexe – concret!

- « On fait l'amour à l'arrière de sa camionnette entre les quarante bidons entassés les uns sur les autres, les vitres éclairées sous les lampadaires, à vue. » (p. 109). Tunis « prend son temps » et « chauff[e] [Bella] à bloc » .
- « M'enfourne. Là, mon sexe. Glisse. L'écluse sort fumée. [...] ça pique quand il prend le bout qui dépasse de mon sexe. Le perd. Le reprend mouillé le tâte attend deux secondes puis revient. Attendre. Laisser ouvert et attendre. Écarter. Doucement. Deux. Trois fois. Puis partir. Attendre. Caresser la brèche. S'enfuir dans l'imaginaire pour deviner lequel des trous est le plus sensible. Pincer. Mordre au bon endroit. » (pp. 109-110).
- « Coup de jus de son sexe à la nuque pour un aller-retour boomerang. Il a joui. » (p. 110). Pas elle, qui se « retrousse [...] les deux fesses [...] contre la tôle froide » pour que la carrosserie lui refroidisse « le cul »...

Vengeance

- « Le Grec respire. Il prend son temps. Il met un doigt dans la bouche d'Alix. Il lui touche les dents. Puis, stimulé par ce petit cœur qui bat et lui frétille le raphé périnéal, il laisse s'échapper doucement de son sexe sur l'œil d'Alix un doux pipi. Il rit en lui pissant dessus, le regardant qui suffoque pour ne rien avaler. Alix serre les paupières pour protéger ses yeux de la coulée de pisse qui lui remplit l'arcade, lui coule aux commissures des lèvres, dans les oreilles et les cheveux. » (p. 210).
- « Alix dévisse le robinet. Le robinet est dévissé. D'abord un petit jet. » (p. 217)
« Un grand arc de gazole monte en l'air. Le geyser dégorge à côté de l'attrouement » (p. 218)
- Une « rave party » s'est organisée à proximité du pipeline, l'hydrocarbure s'infiltre partout, y compris dans les thorax et les yeux (p. 220).
- « Le cétane [l'aptitude à l'auto-inflammation d'un gazole] est encore là » (p. 219).
- « L'addict » d'Alix, c'est « détruire l'autre pour se détruire à détruire tous les liens qu'il tisse. Veut tout brûler confiance en personne. » (p. 220).

Pierre Schoentjes, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*. Wildproject, 2015.

- « Se perdre en **forêt** » p. 195; rencontre avec la forêt, p. 198
- Piège et sécurité, p. 196
- Valorisation de la forêt – sauvagerie >< civilisation suspecte, p. 199 (changement d'attitude)
- Cf. Pierre Gascar croyait que le renchérissement du pétrole allait être fatal à la forêt, p. 200

Forêt >< ville

- C'est quelque chose le bruit de la foreuse dans la **forêt**. Ça va presque ensemble. **On ne sait pas si on détruit la nature ou si on la retape**, et je pense qu'elle-même en doute. Alors que probablement **on nique l'humain et la nature en même temps**. (p. 78)
- On arrive dans la station. Après une après-midi de **forêt**, ça semble irréel. Un espace imbibé de pétrole. Dans les jouets, encres, chaussures, dans les sourires, dans les parfums, dans le jambon à l'intérieur et à l'extérieur des tranches, dans le papier glacé des magazines de détente, dans les vêtements, dans les médicaments... l'or noir s'est infiltré. [...] Ici, les néons éclatants aplatissent tout le monde. Ça intimide les femmes pas maquillées, les caniches et les voleurs. (p. 114-115)

Espoir – nature

Pour échapper aux gaz :

- « On s'aide des **arbres**, on se pend aux branches pour gagner des centimètres. Récupérer des poches d'air. [...] Tronc d'arbre. [...] Je monte et j'attrape la première branche. Je respire. Pied sur une deuxième branche. Une bogue me pique. C'est un châtaignier. J'escalade. L'arbre est majestueux. » (p. 221)
- « On voulait du risque. Mais le bonheur le plus vif exigera forcément sa fin. Alors tomber dans le vif du vide c'est le grand bonheur de l'éjection, et de ça, le sol sait tout. Nous on pense juste à tous les autres pipelines à percer encore. [...] On entend **les oiseaux** du matin. » (p. 222).

Pierre Schoentjes, *Littérature et écologie*. Le Mur des abeilles. Corti, « les essais », 2020.

- **La « littérature marronne »**, à savoir celle qui fait voir les atteintes à l'environnement plutôt que les beautés de la nature.[...] Elle dessine la carte littéraire des paysages toxiques. (p. 19)
- (Schoentjes, 2015: « **écriture des lieux toxiques** »)

Guillaume Poix nous constraint dans *Les Fils conducteurs* (2017), à regarder du côté de la décharge géante. (p. 123)

- La « littérature marronne » montre des **environnements dégradés dont n'émane aucune beauté**. Le choix de l'**univers forestier** permet toujours de faire surgir des lieux plaisants, même quand ils ne sont plus authentiquement bucoliques.
- Les romans soucieux d'écoresponsabilité situent volontiers **leur action à l'étranger**. (p. 128) Ces romans intègrent chacun à leur manière une dimension d'étrangeté. Le fait de choisir un cadre familier au lecteur induit un risque de banalisation. (p. 130)

Bruxelles

- La narratrice et Alix se rencontrent dans le quartier bruxellois de l’Yser (p. 9), on les retrouve rue d’Aerschot ou rue Destouvelles à Schaerbeek (p. 58). Le décor, ancré dans la réalité belge, se plante par associations d’idées : « Yser, c’est le quartier des putes, là où j’attends qu’on me serve un kebab. Les viandes tapinent derrière les vitres. Elles attendent toutes belles, remontées sur des aiguilles, qu’on les demande en sandwich entre deux feuilles de salade, une tomate et des carrés de feuilles de chou. » (p. 9).

Écriture: Langue verte?

- « COURS » (p. 28) pour échapper à « ces bâtards de bleus » (p. 57)
- « il a parfois des matins qui flanchent. Ses yeux pendent au sol » (p. 145).
- « mon carrelage est contre la tête de la cuisine » (p. 50)
- « Fetnat dépose trois bidons de 20 litres pleins dans la poussette du gosse, et deux dans le panier du dessous pour les brioches et les Pampers [...] il faut la poussette pour le gazole » (pp. 164-165)
- « Il y a aucun lampadaire » (p. 9)
- « il n'a juste pas dit à sa femme où est-ce qu'il allait aller » (p. 94)
- « j'ai déjà mangé de l'encre » (p. 11).

Langue (2) déstabilisante

- Anglicismes : « voiture garée en warnings » (p. 24), milliardaires qui « enchaînent des motherfucker » (p. 148).
- Vocabulaire trivial / termes scientifiques: « L'ithyphalle de l'anthropocène bande au coucher de soleil » (p. 143).
- « Son corps [celui d'Alix] bientôt fossile, mazouté, fossilisable. Comme possiblement fossile, lavable, métamorphe. Métamorphosable. [...] Là. Fossile cratère. [...] Là, fossilisé dans le sac amniotique d'un champ de bataille, possiblement fossile congelé dans le pergélisol. Là, juvénile, forme infâme, forme larvaire, infâme forme larvaire, pas encore solaire. Là, il ressemble à l'étoile d'ichnofossiles. [...] Il veut fuir [...]. Se liquéfier, devenir vapeur. Devenir une fuite, devenir un fossile de fuite, devenir un fugichnia, le fossile de la trace, le fugichnia le fossile de la trace de la fuite. Il aimerait devenir une exuvie, ou plutôt un œuf. [...] Il n'arrêtera que lorsque la certitude l'aura rattrapé : il n'a pas de mère. » (pp. 86-87).

Langue (3) Chaotique?

- « De la gueule de bois à la cuisine. Refroidir mes zygomatiques sur les dalles. Juste la cuisine. Après je trouverai le couloir. Le cerveau n'a pas son temps. Les secondes, elles se parent en minutes et me font tourner rond. Le temps s'étale, la tête vacille et le ventre crie son vide. Le mal de crâne s'éparpille sur le carrelage, les mains en avant. [...] Pas de frigo pour manger. Manger sans frigo. Repenser sa propre tête, la tête pleine le frigo vide. [...] Je pourrais ainsi voir mon estomac prendre vie. » (pp. 12-13)

Refrains et circularité

- « Y a mon cœur qui tapine » (l'excitation de la narratrice (ex. p. 17) ou sa peur (p. 216)).
- le pétrole, la boue ou la glaise (p. 18 à 219)

- Alix: « un corps qui a jamais vu la lumière, comment il va réagir ? Comment il va réagir ? Comment il va réagir le corps la première fois qu'il arrive à la lumière ? » (p. 10).
- Narratrice: « Comment il va réagir le corps une fois qu'il arrive à la lumière ? [...] Lorsque le boyau sort de la bête, il est saillant, il se dévoile et c'est vrai, il ne l'avait jamais vue, la lumière. Il a une couleur neuve, toute fraîche. La couleur de la viande. Et il y a des corps qui ne sortiront jamais. » (p. 217)

Ironie?

- Schoentjes, 2015, p. 257, 266:
- Les défenseurs de l'environnement manqueraient d'humour – la forêt, lieu habité par une ironie fondamentale – ironie du contradictoire
- « Pour l'instant, nous ne laissons que des restes de cheveux dans les éviers des autres » (p. 52).

Conclusion? Pouvoir de la littérature?

- Littérature marronne
- Littérature militante?
- Langue verte, créativité
- Norge, *La Langue verte*. Gallimard, (1954) 1982.

Norge

- Tu giboules, giboulée Et la terre est roucoulée De cent mille colombées. Et la terre est en amour. Tu giboules, giboulée. Et la terre est fleuronnée De cent mille cerisaiies. Et la terre est en amour. Tu giboules, giboulée Et la terre est baisoyée De cent mille rayonnées Et la terre est festoyée De cent mille bourgeonnées Et la terre est chatouillée De cent mille germinées. Tu giboules, giboulée Et la terre est jouvencée De cent mille chansonnées. Tambour, coulour et bonjour, Et la terre est en amour !

Norge

- Zoziaux Amez bin li tortorelle, Ce sont di zoziaux Qui rocoulent por l'orelle Di ronrons si biaux. Tout zoulis de la purnelle, Ce sont di zoziaux Amoreux du bec, de l'aile, Du flanc, du mousiau. Rouketou, rouketoukou Tourtourou torelle Amez bin li roucoulou De la tortorelle. On dirou quand on l'ascoute Au soulel d'aoûte Que le bonhor, que l'amor Vont dorer tozor.

Norge

- «Mon chien s'appelle Sophie et répond au nom de Bisoute. C'est plus gentil ? Et le baiser est moins solennel que la sagesse. Vous me la baillez belle avec vos querelles de langage. Les peintres sont voués à la couleur ; les poètes se défendraient-ils d'être voués aux mots ? Mais sémantique, rhétorique, vous croyez à cela, vous, Mossieu ? P'têt ben qu'oui. Calembredaine ? Jardinier, encore un mot de germé. Bonne chance et fouette cocher ! D'accord : ça ne nourrit pas son homme... Qui mange le vent de sa cornemuse n'a que musique en sa panse. Déjà, ce n'est pas si peu. La vérité ne se mange pas ? La musique non plus. Mais je dis, moi, que la poésie se mange. Ici, des mots seuls on vous jacte et ce n'est pas encore poèmes ; mais enfin, des poèmes, qui sait où ça commence...»